

## Entretien avec Pierre Morel

*Je remercie monsieur Pierre Morel pour l'entretien qu'il a gentiment accepté de m'accorder, le 12 juin 2018 à Paris.*

*Pouvez vous me raconter votre parcours pendant la guerre ?*

En 1939, j'avais 16 ans. A l'époque, j'étais interne au lycée de Rennes, depuis 1934. Du fait de la situation de mon père, qui venait d'être nommé à l'atelier de l'Armée de l'Air à Clermont-Ferrand, j'ai quitté le lycée de Rennes pour déménager à Clermont-Ferrand et je me suis inscrit au lycée Blaise Pascal. En 1940, je me trouvais donc dans ce lycée en 1ere. Mon père, comme je vous l'ai dit, travaillait à l'atelier de l'Armée de l'Air qui a reçu l'ordre en 1940 de se replier sur l'Algérie, du fait de l'invasion des Allemands depuis la frontière belge jusqu'à la frontière espagnole. Or on n'a pas été plus loin que la banlieue de Toulouse, où on s'est arrêtés dans un petit village qui s'appelle Gémil - tout près de Montastruc-la-Conseillère - avant d'arriver à Toulouse. Là, l'armistice a été demandée par Pétain. Je dois reconnaître qu'à l'époque j'étais très surpris car cet atelier de l'Armée de l'Air était sous la responsabilité d'officiers supérieurs de l'aviation, avec un colonel comme patron et puis un certain nombre de militaires de l'aviation et de civils – comme mon père. J'étais très étonné de la réaction de ces officiers supérieurs : en somme, cela ne les a pas gênés, ils ont poussé un ouf de soulagement comme l'ensemble de la population française. J'étais tellement étonné, surtout pour les anciens combattants de 1914-1918, dont mon père, qui avaient les larmes aux yeux en voyant ce qu'il se passait. Le résultat pratique pour nous de cette demande d'armistice par Pétain a été l'arrêt du départ vers l'Algérie, et l'ordre de revenir à Clermont-Ferrand : on a fait machine arrière, on est remontés à Clermont où j'ai repris le lycée Blaise Pascal et où j'ai passé le bac en 1940, en 1ere : j'ai été quand même admissible au mois de septembre mais comme en zone occupée il n'y avait pas d'oral, je me suis fait coller (*rires*), si bien que j'ai redoublé ma 1<sup>ère</sup>. Arrivé là au lycée Blaise Pascal, j'ai tout de suite compris quelle était la situation : à partir de la réunion des parlementaires – il n'y avait que 80 parlementaires pour s'opposer à la transformation de la République française en Etat français et à la transformation de « liberté, égalité, fraternité » en « travail, famille, patrie » – la France s'est trouvée brutalement coupée en deux zones : une zone qui était dite « zone libre », bien qu'il y avait des commissions d'armistice allemandes et italiennes par la suite, et une « zone occupée ».

On oublie même une troisième zone, au nord, rattachée directement à la Belgique. A partir de là, quel était l'esprit de la population française ? On ne peut pas dire que la population française était pro-allemande, ce n'est pas vrai. Mais elle a été tellement anesthésiée, anéantie par le déferlement des troupes allemandes depuis la frontière belge jusqu'à la frontière espagnole et du côté des Italiens dans le Sud-Est qu'elle a poussé un ouf de soulagement. La population française faisait confiance à Pétain le vainqueur de Verdun (il avait une influence néfaste sur de nombreux anciens combattants) en oubliant qu'il avait été un des responsables de l'armée française avant 1939 et ambassadeur de France en Espagne. Et la résistance a rempli ses rangs au fur et à mesure de la guerre, en fonction des événements (Montoire, l'entrée en guerre de l'URSS, Bir Hakeim, le STO et l'entrée en vigueur des lois antisémites notamment). Mais elle n'était pas pour autant pro-allemande. Elle ne pensait qu'à une chose – je parle que de la zone où j'étais, la zone dite libre – au ravitaillement. Comment cela se passait au lycée ? Tous les matins, nous avions dans la cour principale du lycée le salut aux couleurs, qui en soit est une bonne chose, mais qui était suivi du « Maréchal nous voilà ». Il est évident que pour certains – quelques camarades et moi – nous n'apprécions pas beaucoup. Mais dans l'ensemble, le corps enseignant était tout de suite à la botte de Vichy, à part je dois dire deux professeurs que j'ai appris à connaître plus tard : un prof de lettres qui s'appelait Jean-Michel Flandin et un prof de philo qui s'appelait Saintnac. Néanmoins, il y avait quand même une ambiance un petit peu particulière à Clermont-Ferrand pour certains : depuis 1939, l'Université de Strasbourg s'était repliée à Clermont. Or, l'Université de Strasbourg, cela représentait des gens qui savaient très bien ce qui se passait depuis longtemps de l'autre côté du Rhin et s'ils s'étaient repliés à Clermont, ils savaient bien ce qui allait arriver. On était quelques-uns à renâcler le matin dans la cour, on n'était pas nombreux, mais on a commencé à se repérer. On s'est demandé brutalement : mais qu'est-ce qu'on peut faire ? Nous sommes en 1940 : il n'y a pas de grands contacts avec l'Angleterre, à part la radio anglaise, la BBC. Une autre radio nous a servi, qui n'était pas connue, c'était la radio suisse. On a commencé à utiliser ce que j'appellerais la première arme du résistant, c'est-à-dire la craie : on faisait des « V » et des Croix de Lorraine. Ce n'est pas grand-chose, mais d'une part compte-tenu de notre âge... – nous avions entre 16 et 17 ans, et nous n'étions pas des professionnels du renseignement ni du contre-espionnage : il n'y en avait pas beaucoup qui étaient partis rejoindre le général de Gaulle. D'autre part, le général de Gaulle était quand même quelqu'un de peu connu à l'époque, ça aussi, on l'oublie beaucoup. A part ceux qui savaient

– on l'apprendra plus tard – qu'il avait été sous-secrétaire d'Etat à la Défense dans le gouvernement de Paul Reynaud, il n'y avait pas grand monde qui le connaissait. Et puis s'il y a beaucoup de gens qui se vantent maintenant d'avoir entendu l'Appel du 18 juin, moi personnellement je ne l'ai jamais entendu. Petit à petit, on s'est dit qu'on allait quand même essayer d'agir autrement. On a fait des tracts – ce n'étaient pas des tracts mais des feuilles de papier sur lesquels on attirait l'attention des gens. Nous déposions les tracts dans les boîtes aux lettres, avec quelques renseignements entendus sur la radio britannique ou la radio suisse. Notre attitude au lycée a rapidement attiré l'attention de la police de Vichy. On était une dizaine. Il faut bien reconnaître que la population française n'était pas tellement au courant de ce qu'était le nazisme : n'oublions pas que le 30 septembre 1938, il y avait eu les accords de Munich ! Quand Daladier est rentré, il a été applaudi par la population française ! Il aurait dit : « bande de cons ! ». Un jour, la police de Vichy est venue à l'atelier de l'Armée de l'Air, où mon père exerçait, pour lui demander des renseignements sur mon attitude au lycée et dans la vie courante. Mon père n'était pas au courant. Il est rentré le soir et la première réaction qu'il a eu, c'était de me passer une drôle d'engueulade. Quand je lui ai demandé la raison, il a dit : « pourquoi tu ne m'as pas mis au courant et pourquoi tu ne m'as pas mis dans le coup ? » (*rires*). En 1939, quand la guerre a été déclarée, j'avais voulu m'engager : j'avais dans l'idée de faire l'Ecole de l'Air, ce que je n'aurais jamais pu faire compte-tenu de ma vue. Mon père m'a dit : « ne t'inquiètes pas, tu seras assez rapidement obligé de faire la guerre ». Il avait fait la guerre de 1914-1918... Concernant les quelques camarades et moi-même, c'était l'ambiance familiale qui était déterminante : il y avait un père qui avait fait la guerre de 1914-1918 et aussi l'éducation qu'on avait reçue à l'école primaire : on était souvent sous la houlette des instituteurs, qui avaient souvent fait 1914-1918 et qui nous enseignaient la notion de patrie, nous emmenaient tous les 11 novembre au monument aux Morts... A la distribution des prix, on chantait « La Marseillaise ». Tout cela marque un jeune. J'avais aussi été marqué par autre chose : entre 1934 et 1939, j'avais été interne au lycée de Rennes. Les internes à l'époque, c'était assez spécial : râleurs et voulant embêter les pions... D'autre part, on a été marqué par la guerre d'Espagne. A l'époque, il y avait quand même quelques quettes pour les Républicains espagnols. Je ne veux pas dire par là qu'on était politisés, non. Mais tout cela se rejoignait. Donc, mon père en rentrant à la maison m'a dit : « mais qu'est-ce que tu vas faire ? Tu vas te faire repérer au lycée ! » et moi je lui ai dit : « écoute c'est très simple, je vais voir le proviseur du lycée Blaise Pascal » car il avait été en poste

à Rennes. Je suis allé le voir, il m'a dit : « oui, je sais, vous êtes quelques-uns à vous manifester le matin dans la cour ». Je lui ai répondu : « mais alors, qu'est-ce qu'il faut faire ? » et il a dit : « le mieux que tu as à faire, c'est de retourner au lycée de Rennes : si tes parents sont d'accord, je te ferais une lettre ». Je rentre chez mes parents, je revois les quelques copains et en particulier les deux profs et je leur demande leur avis. Ils me disent oui, ou alors d'essayer de rejoindre l'Angleterre. Or, à Clermont-Ferrand, on n'était pas proches de la mer et on n'était pas proches de l'Espagne. Jean-Michel Flandin me dit : « dis donc, on ne t'attend pas en Angleterre pour gagner la guerre ! Tu seras beaucoup plus utile avec nous ». Si bien qu'avec l'accord de mes parents, je suis reparti à Rennes, qui était le berceau de ma famille. J'étais repéré donc il valait mieux que je retourne en Bretagne... J'avais un oncle et une tante qui tenaient un café à Rennes et un oncle, frère de mon père, qui était vétérinaire dans un petit village d'Ille-et-Vilaine qui n'est pas connu mais qui a une grande importance, c'est d'ailleurs là que je suis né : Saint-Aubin-du-Cormier. C'est le lieu de la bataille qui a permis le rattachement de la Bretagne à la France. C'est important car dès avant 1939, des autonomistes bretons se réunissaient à Saint-Aubin-du-Cormier pour l'anniversaire de la bataille. Or, ces autonomistes bretons furent le noyau de la Gestapo en Bretagne et en particulier ils ont participé à l'infiltration de mon réseau et à l'arrestation de mes parents.

Me voilà rentré à Rennes : je reprends contact avec quelques camarades que j'avais connus entre 1934 et 1939. Je m'aperçois qu'une dizaine avait formé un groupe de résistance dirigé par une femme - les femmes ont eu une grande activité dans la résistance, elles n'ont pas été récompensées d'ailleurs - qui s'appelait Madame Prod'homme, pseudo Herminye et habitait au 1, boulevard Magenta à Rennes. Cette dame cherchait à trouver un contact avec Londres. Il est bien évident que j'étais revenu dans une zone avec présence des Allemands. Si on n'avait pas de contact avec Londres, on ne pouvait pas faire grand-chose. Ce contact, madame Prod'homme et son époux allaient l'avoir en 1941 avec un officier français du BCRA (Bureau Central de Renseignement et d'Actions, qui était le service créé par la France libre, par le général de Gaulle) : Joël Le Tac, chargé d'abord d'une mission qui s'appelait la mission « Savannah » : il devait intercepter les aviateurs allemands qui passaient la nuit à Vannes, dans le Morbihan, pour rejoindre le soir l'aéroport de Meucon et bombarder l'Angleterre. Or, ils devaient les intercepter mais quand il est arrivé, les Allemands avaient changé leur système : ils dormaient directement à Meucon. Si bien que la mission n'a pas servi à grand-chose mais Joël Le Tac, qui fut

d'ailleurs Compagnon de la Libération par la suite, a créé un réseau d'action qui s'appelait le réseau « Overcloud ». Il était chargé de repérer des terrains de parachutage et de former un groupe d'action pour que le jour J on puisse intervenir. Dès le départ, le groupe de résistants qui avait été créé avec l'équipe du lycée de Rennes et Madame Prod'homme avait surtout comme idée de récupérer les armes et les munitions laissées par les Britanniques au cours de la débâcle : les Britanniques s'étaient repliés en passant par la Bretagne et avaient laissé pas mal de choses derrière. Nous voilà en contact en 1941 avec Joël Le Tac, son frère Yves et quelques autres du réseau « Overcloud », un réseau d'action, qui était aussi chargé de diffuser un journal clandestin. Cette aventure marche jusqu'en janvier 1942, lorsque Joël et un certain nombre d'agents sont arrêtés par la Gestapo : nous voilà à nouveau coupés de tout contact avec l'Angleterre. Notre but était d'abord de faire l'état des lieux : voir qui s'en était sorti et continuer à faire le travail qui avait été préconisé par le réseau « Overcloud ». On a fait cela jusqu'au début de l'année 1943 : on a alors retrouvé un contact avec Londres par un réseau de renseignement du BCRA : le réseau « Marathon-Chinchilla ». Il était dirigé par un militaire haut-gradé de la Marine, qui était à Brest et qui s'appelait Yves Mindren : un de nos agents, Paul Moysan, nous avait mis en contact avec lui. Ce réseau de renseignement changeait notre objectif : on s'était répandus en Ille-et-Vilaine en 1942, dans le Morbihan, la Loire inférieure et les Côtes du Nord. Réseau de renseignement signifie faire l'état des troupes allemandes à l'intérieur de la Bretagne et surtout obtenir des informations sur les ports Lorient, Saint-Nazaire, Brest et sur les aéroports. Cela a duré jusqu'en juin 1943, où la communication entre notre réseau et Londres est de nouveau coupée, du fait de l'arrestation d'Yves Mindren par la Gestapo. Mais chance incroyable : nous tombons sur un officier qui venait d'être parachuté, qui faisait partie du *Special Operation Executive* (SOE). Il s'appelait François Vallée et il sera le seul officier du SOE à être Compagnon de la Libération. Il avait déjà fait de la résistance en Tunisie : il avait été arrêté et s'en était sorti au moment du débarquement des Américains et il était revenu dans le cadre du SOE à Londres. Il venait d'être parachuté et nous nous rencontrons : nous avons pris les précautions d'usage pour savoir si on n'avait pas à faire à un agent double. Vallée nous a dit que sa mission était de créer en Ille-et-Vilaine un réseau d'action pour trouver des terrains de parachutage et pour former des groupes d'action. Or à l'époque, nous étions déjà implantés en Ille-et-Vilaine, avec des antennes dans les Côtes du Nord, la Loire Inférieure, le Morbihan et un peu en Mayenne. Il est évident que Vallée arrivait dans une organisation qui existait depuis 1941. On a

programmé entre juin/juillet 1943 et octobre 1943 25 parachutages sur l'ensemble du réseau et il y en a à peu près une vingtaine qui ont marché. Ça a duré jusqu'en octobre 1943 où on a été infiltrés par la Gestapo.

J'étais responsable pour le réseau du nord de l'Ille-et-Vilaine et d'une partie des Côtes du Nord. J'avais surtout un secteur à Saint-Malo où j'avais un agent très important : le commissaire principal de Saint-Malo, Louradour, qui m'avait donné des papiers formidables qui m'ont servi pendant longtemps, si bien qu'on me connaît souvent sous le nom de Morvan. L'année 1943 a été une année où la résistance croyait au débarquement mais une année particulièrement cruelle pour les résistants... le 27 novembre 1943 je descends à Rennes avec mon adjoint, j'avais rendez-vous à la centrale du réseau 1, boulevard Magenta pour rencontrer François Vallée et lui remettre un certain nombre d'informations concernant des terrains de parachutage que j'avais repérés dans les Côtes du Nord. J'arrive, je monte au 2<sup>e</sup> étage et je vois sur la porte de l'appartement d'Herminye les scellés allemands : inutile de vous dire que j'ai tout de suite compris, j'ai fait demi-tour immédiatement et je suis redescendu : j'ai entendu un type qui montait l'escalier dans le sens contraire et qui était un officier de la *Bahnhof* (le chemin de fer allemand). On s'est croisés, j'avais négligemment déplié un couteau dans ma poche, j'avais une trouille intense mais on s'est croisés sans même se regarder. Je suis descendu tranquillement, je suis passé sur le boulevard Magenta et je suis allé dans le petit square qui était aux pieds du lycée de Rennes, dans ce qu'on appelait des vespasiennes, qui permettaient par des petits trous de voir ce qu'il se passait derrière. J'ai vu que je n'étais pas suivi, alors je suis ressorti tranquillement, je suis repassé devant mon lycée, j'ai repassé la Vilaine et je suis remonté rue Hoche où j'avais rendez-vous avec mon adjoint qui était descendu avec moi depuis Saint-Jouan-des-Guérets le matin. Je devais retrouver deux agents d'un secteur d'Ille-et-Vilaine, le secteur des Messins du général Allard et je leur ai dit : « il y a un coup dur, il faut absolument prévenir le maximum de copains pour qu'ils ne soient pas arrêtés » et j'ai dit à mon adjoint que l'on devait se rendre en Loire Inférieure pour prévenir de ce qu'il s'était passé. J'ai dit aux copains qui restaient de se planquer et d'attendre qu'on leur fasse signe. Ils ont été se planquer chez leur père, qui était un agent d'un autre réseau, le réseau du colonel Rémy, qui a été repéré et ils ont été arrêtés... Ils sont morts en déportation tous les deux. Nous sommes partis sur Chateaubriand avec mon adjoint car je savais qu'il y avait un contact à prendre avec un glacier, qui s'appelait Charles Besnard. J'arrive chez Charles Besnard, je me fais reconnaître et il me dit que la Gestapo est dans le

coin et déjà chez un agent marchand de grains, Marcel Miglioretti, que je ne connaissais pas – un des responsables du secteur de Chateaubriand. Je lui demande si Bernard Dubois a été coincé, il me dit que non parce qu'il n'était pas là et qu'il l'a fait prévenir. Le fils de Charles Besnard dit qu'il va aller voir ce qu'il se passe chez le marchand de grain. Il y va et naturellement au bout d'une heure il n'était pas revenu. Je me suis dit que la Gestapo n'allait pas tarder à arriver ici. Le père décide d'aller à la recherche de son fils à la graineterie et on a la surprise de le voir revenir avec son fils. Je lui ai dit : « mais d'où est-ce que vous sortez ? » et il m'a répondu : « en arrivant j'ai vu qu'il y avait des hommes bizarres en imperméables – à l'époque ils portaient des imperméables noirs classiques – j'ai foncé sur mon fils, j'ai commencé par le secouer puis je l'ai engueulé en lui disant : à chaque fois qu'on t'envoie faire des courses tu mets un temps fou ! Et ça a pris ! ». Ils sont rentrés tous les deux et ils n'ont jamais été inquiétés par la suite. Ils me disent de rester dormir là mais je devais rentrer dans mon secteur et passer à travers l'Ille-et-Vilaine prévenir de ce qu'il s'était passé, je ne voulais pas dormir chez eux, je n'avais pas confiance, d'ici que la Gestapo arrive... On est allés dormir dans la nature avec mon adjoint, dans un champ autour de Chateaubriand puis on est remontés à pieds vers l'Ille-et-Vilaine – ce n'est pas loin – puis vers Bain-de-Bretagne où je savais qu'il y avait un agent de notre réseau qui s'appelait Travers et qui était placier – vous savez, ces gens qui mettent les forains et les marchands en place. Je tombe sur sa femme qui dit qu'il est en tournée. Je lui ai dit : « vous avez vu dans quel état on est, on n'est pas très propres, je voudrais bien me raser ». Elle nous fait passer à côté. Et j'ai su que pendant qu'on était en train de se raser et de se débarbouiller, il y avait une voiture qui était arrêtée devant la maison : deux types sont entrés pour demander Travers et Madame Travers leur a dit qu'il était au travail. Ils ont dit qu'ils repasseraient et qu'il fallait lui dire qu'ils voulaient absolument le voir. Elle n'a rien dit, nous étions à côté : c'étaient deux types de la Gestapo, dans la Citroën habituelle, qui emmenaient à la Gestapo de Rennes la femme et la fille du général Allard qu'ils avaient arrêtées à Messin. Compte-tenu de ce qu'il s'est passé, Madame Travers nous a dit où l'on pouvait retrouver son mari, je l'ai retrouvé et il avait une carte pour circuler donc je lui demande de m'emmener à Saint-Aubin-du-Cormier. J'arrive à Saint-Aubin : je connaissais très bien le chef de secteur, qui était l'un des premiers agents que j'avais contactés en 1941 qui s'appelait Jean Thomas et qui était un ancien de 1914-1918. Il me dit : « tu sais qu'il y a un coup dur ? La Gestapo est descendue ici et nous a déjà confisqué notre dépôt d'armes. Je dois te dire que tes parents et ton frère sont arrêtés ».

J'ai eu un réflexe normal et idiot : « je vais me livrer ». Il me dit : « c'est ça, tu vas te livrer et ils vont te faire parler ! Tu en sais trop ». Je lui ai dit qu'il avait raison et qu'il fallait absolument me planquer pour que remonte à Saint-Malo savoir ce qu'il s'était passé dans le coin. Mon oncle était vétérinaire dans le pays, j'ai dit : « tu vas aller chez Pierre Morel – il portait le même prénom que moi – et tu vas lui dire qu'il faut qu'il me trouve une planque dans les environs le plus vite possible, même cette nuit, pour mon adjoint et moi ». Mon oncle nous a emmenés dans une ferme dans les environs de Saint-Aubin, à Vieux-Vy-sur-Couesnon. Au bout de 4-5 jours, j'ai décidé de trouver quelqu'un qui me ramène vers Saint-Malo. Je suis passé par une école où je savais qu'une de mes amies était institutrice pour donner de mes nouvelles et je suis remonté à Saint-Jouan-des-Guérets, ma centrale, où j'ai appris qu'il n'y avait absolument rien eu dans mon secteur. Tout content de cela, je prends contact avec le commissaire Louradour qui était l'un de mes agents et je lui dis qu'il faut que je sois en contact avec François Vallée pour savoir s'il a été arrêté ou pas. Je savais qu'il y avait un point de chute dans le Morbihan du côté de Roc-Saint-André, pour le maquis et les évasions. Il fallait absolument que quelqu'un nous amène dans le Morbihan et évidemment on a tout de suite trouvé quelqu'un. Je suis descendu au Roc-Saint-André où j'ai eu la surprise de retrouver le chef de secteur de Loire Inférieure Bertrand Dubois et le général Allard de Messin qui avait réussi à se cacher : lui savait que l'on pouvait se retrouver sur le Morbihan. Le Morbihan à l'époque avait comme responsable de la résistance le commandant Guillaume qui deviendra général et qui sera arrêté par la suite et déporté. Guillaume nous fait savoir que François Vallée s'en était sorti : quand la Gestapo est venue vers le 27 novembre 1943, Madame Prud'homme a tapé au plafond car il habitait au-dessus et François Vallée et son secrétaire ont réussi à se sauver par les toits. Ils se sont planqués et Vallée est remonté à Paris. Il a été prévenu que j'étais arrivé dans le Morbihan et il m'a fait savoir qu'il me désignait pour prendre la direction des rescapés et nous préparer à rejoindre l'Angleterre par la mer.

Nous voilà au Roc-Saint-André et on a un contact avec un réseau d'évasion par mer qui s'appelait le réseau Var : On se charge de nous faire remonter en Ille-et-Vilaine à Bédée, un petit bled qui est près de Rennes, chez un minotier boulanger où nous sommes 5-6 planqués là en attendant de rejoindre l'Angleterre. Un premier départ devait avoir lieu dans la nuit du 23 au 24 décembre 1943. A cette date, une vedette du SOE va rentrer dans la baie de la Fresnay à la limite entre l'Ille-et-Vilaine et les Côtes du Nord, mais la vedette est rentrée trop profondément dans la baie, et au lieu de rester en dehors... Ça aurait été



le réveillon, les Allemands auraient été en train de réveillonner et auraient été ivres, mais là ce n'était pas le cas. La vedette a réussi à s'en sortir, ceux qui devaient partir ont réussi à se retirer et à retourner à Bédée. Le réseau va nous faire savoir qu'un nouveau départ aura lieu vers le 13-15 janvier 1944. Or, le 13 janvier 1944 je crois, Felix Jouan, qui était l'agent propriétaire de la boulangerie de minoterie de Bédée, va à Rennes avec sa voiture et quand il arrive à Rennes sur la place de la mairie avec l'agent qui était avec lui et qui s'appelait Aristide Sicot, ils descendent car des *Feldgendarme* [gendarmes allemands] viennent à la voiture car ils avaient repéré que la plaque d'immatriculation arrière était sale. Un *Feldgendarme* lève la toile derrière et il voit une valise qui était un poste émetteur. Aristide Sicot se dégage, Félix Jouan est arrêté alors qu'Aristide Sicot a la possibilité de nous prévenir par téléphone à Bédée qu'il y a un coup dur. On change de cachette immédiatement et on se retrouve chez un médecin de Bédée, le beau-frère de Félix Jouan, qui nous planque. On n'avait plus qu'une chose à faire : retourner dans le Morbihan. Alors on retourne dans le Morbihan à nouveau, chez Emile Guimard au Roc-Saint-André et je reprends contact avec François Vallée qui à l'époque n'avait pas été arrêté et était à Paris. Il me fait savoir qu'il fallait s'apprêter à partir en Angleterre mais vers l'Espagne. A ce moment-là, il fallait remonter à Paris, on avait un contact à prendre rue Brunel, au coin de l'avenue de la Grande Armée, avec le réseau « Pernod », un réseau du BCRA. Je prends contact avec le chef du réseau Pernod, Pierre Guyot, qui me dit que ce soir on devait se planquer à tel endroit et que le lendemain on serait logés 66, rue Truffaut près de la place Clichy. Le général Allard n'avait pas voulu nous suivre à partir du Roc-Saint-André parce qu'il estimait être trop âgé pour passer les Pyrénées. Et il nous a dit qu'il allait rejoindre le maquis et la résistance avec le général Audibert, un de ses collègues qu'il connaissait bien. Je le retrouverai d'ailleurs après la guerre quand il sera gouverneur militaire de la 5e Légion. Nous voilà donc rue Truffaut avec le chef de réseau qui dit que l'on doit partir vers l'Espagne par train en emmenant des aviateurs américains avec nous parce que les deux convoyeuses qu'il avait étaient deux étudiantes obligées de rentrer chez elle pour les vacances parce que leur père était collabo et qu'il n'était pas au courant de ce que faisaient ses filles, qu'il pensait être de sages étudiantes à Paris. A partir de là, je prends la direction des opérations : il s'agissait de partir rue Truffaut et de rejoindre la gare d'Austerlitz. Je prends mes 4 chefs de secteurs qui étaient là et je leur dis qu'on va partir de 3 minute en 3 minute de la rue Truffaut, chacun avec un aviateur. Naturellement, au départ, je fais très attention qu'ils n'aient pas sur eux de papiers compromettants : en

particulier, les aviateurs avaient quelque fois une manie d’emmener des souvenirs... et vous allez voir la suite. Place Clichy, il y a trois entrées de métro et il était prévu que l’on prenne chacun une entrée différente. Et bien on se trouve dans la même rame de métro, heureusement à 6 h du soir où il y avait beaucoup de monde donc on était tassés. On arrive à Austerlitz, moi je ne m’occupe pas des 3 autres qui étaient devant avec leurs aviateurs et j’avais dit au mien : « tu passes avant, tu donnes ton ticket au poinçonneur, il poinçonne et tu passes ». Et je vois qu’il est accroché au moment de passer : ni une ni deux, je fonce vers lui et je lui dis : « tu es encore en train de faire des conneries, tu es encore à moitié ivre ! ». Le cheminot il a pas été dupe... L’aviateur avait emporté un ticket de métro parce qu’il l’emmenait comme souvenir et il a donné le ticket de métro à la place du ticket SNCF (*rires*). Il nous a laissé passer. On monte dans le train, on arrive tous les deux à Toulouse : la correspondance n’était qu’en fin d’après-midi : on se cache comme on peut dans la gare, mais je m’aperçois que tout le monde était là sauf mon adjoint alors je me suis dit qu’il avait dû se faire arrêter dans le train (dans le train, il était monté dans un wagon pour Toulouse passant par Capdenac...). Le train était en gare pour Lannemezan et je vois mon adjoint qui arrive avec son Américain. On arrive à prendre le train. On arrive à Lannemezan et je vois deux filles sur le quai de la gare et je me dis que je les connais : deux convoyeuses que j’avais vu rue Truffaut. Les deux filles étaient chargées de nous attendre à Lannemezan. Et elles me disent : « remontez tout de suite dans le train vers Tarbes parce qu’il y a un barrage à la sortie de la gare ». On remonte tous dans le train en se demandant ce qu’on allait devenir. Un agent du secteur de Tarbes nous attendait pour nous cacher dans le coin, en attendant de savoir comment ça allait se passer par la suite. Tout était prévu, on était logés chez des gens charmants et au mois de mars on se prépare à partir pour Bagnères-de-Bigorre : comme par hasard on était logés une nuit dans l’Hôtel des Américains, qui était fermé à l’époque. Après on est passés par Sainte-Marie-de-Campan, on est montés et ça a été terrible : il y avait une neige épouvantable, on était dans la neige jusqu’à la taille et on était en chaussures basses. Moi avec des leggings, si bien que j’avais les jambes et les pieds pratiquement nus dans la neige. On est arrivés et puis à un moment je me suis effondré et un aviateur américain qui était avec nous – parce qu’on en avait récupérés quelques-uns – me donne une pilule de survie en me disant que ça allait me tenir pendant 2 h mais qu’après je serai certainement incapable de faire un pas de plus. Et là on est arrivés près d’un refuge, on a pu se réfugier à l’intérieur. Je crois que la météo était telle que le guide a préféré nous faire redescendre à Tarbes : on est redescendus à

Tarbes, j'avais les pieds gelés et mon adjoint aussi. Les doigts de pieds deviennent noirs et ça fait pas mal quand c'est noir mais ça fait mal quand la circulation reprend. Arrivés à Tarbes, je dois aller à Paris dire au chef de réseau ce qu'il s'est passé parce qu'il va falloir refaire un passage. Je remonte à Paris, je vois le chef de réseau qui dit que le guide n'était peut-être pas à la hauteur mais qu'on allait repartir le mois prochain. En attendant il voulait que j'aille monter une base d'évasion en Bretagne, dans les environs du Finistère du côté de Morlaix. J'y avais habité, mon père était responsable de la concession Peugeot rue de Brest à Morlaix. A partir de Paris, je pars à Morlaix où je savais que je pouvais aller voir un patron de bistrot près du garage où travaillait mon père. J'ai senti qu'il était tout à fait dans le coup et je lui ai demandé s'il ne connaissait pas quelqu'un de la résistance à Morlaix. Il me dit que si mais que je ne pourrai pas le voir. Je lui dis que je dois aller du côté de Lannion, il me répond que c'est en zone interdite mais je lui dis : « je dois y aller quand même ». J'y suis quand même allé : à Lannion, des cheminots m'ont vu et ont compris que je ne devais pas être là normalement. Ils m'ont fait sortir de la gare par une petite rue. Vous savez, dans la résistance, il y a ceux qui avaient la *baraka*, et il y a ceux qui ne l'avaient pas. Pourquoi je n'ai jamais été arrêté ? Pourquoi mes parents ont été arrêtés ? Pourquoi mon frère a été arrêté ? Pourquoi les copains ont été arrêtés ? Je n'en sais rien. Je descends dans la rue, ne sachant pas où aller. Et puis je vois un type – je le vois encore d'ailleurs – avec un béret basque et je me dis : « mais c'est Bondiguel ! », un de mes anciens pions du lycée de Rennes. Je vais vers lui, il me reconnaît. Et il était au courant de ce qui était arrivé à ma famille. Il me dit : « mais qu'est-ce que tu fous là ? », alors je lui explique. Je lui dis d'abord que j'ai faim, il m'emmène casser la croûte et je lui explique que je cherche un endroit où faire un passage vers l'Angleterre. Il me dit qu'il connaît quelqu'un qu'on va pouvoir voir dès cet après-midi, qui était un ancien officier de la Marine marchande et qui va pouvoir me renseigner. Effectivement, je vais le voir l'après-midi et il me donne les coordonnées d'un secteur de la côte entre la pointe de Bihit et la pointe de Beg-Léguer. A tous les deux, je leur dis que je repars à Paris et je leur demande de me trouver un train. Je réussis à prendre le train pour rentrer à Paris où j'arrive à 6 h du matin rue Truffaut. La concierge me voit arriver, m'arrête et me dit : « ne montez pas à l'appartement au-dessus, parce qu'il y a eu du bruit cette nuit. J'ai l'impression que vos copains qui étaient là ont été embarqués ». Heureusement qu'elle m'avait prévenu. Je ressors donc, j'avais une cousine rue Fouchet à Paris chez qui je pouvais aller. Je suis allé chez elle et j'ai pris contact avec la rue Brunel pour savoir s'ils avaient des nouvelles du

réseau « Pernod ». Ils m'ont répondu qu'il n'existait plus, qu'ils avaient été arrêtés hier et dans la nuit. Ni une ni deux, je dis à ma cousine de m'emmener à Austerlitz, il fallait que je descende en vitesse à Tarbes avant la Gestapo parce qu'ils allaient peut-être parler. Je suis arrivé avant la Gestapo à Tarbes et j'ai réussi à prévenir toute la zone. Arrivé là, il fallait absolument que je prévienne les deux convoyeuses Denise et Francine Benoît pour leur interdire de remonter à Paris rue Truffaut. Je me rappelle soudain qu'à Clermont-Ferrand j'avais connu le fils d'un médecin du Nord, il s'appelait docteur Laurent. Le fils était devenu un de mes copains. Je réussis à trouver le numéro de téléphone de Laurent et je tombe sur le fils, je me fais reconnaître et je lui dis : « est-ce que tu connais Denise et Francine Benoît ? », il me dit : « oui je jouais au tennis avec elles », alors j'ai dit : « tu vas leur dire que j'arrive pour les récupérer à Gap mais surtout qu'elles se planquent sans rien dire, je les ramène à Paris ». Je suis arrivé à Gap, j'ai ramené les deux filles à Paris : on était dans le train avec un type qui portait un insigne avec une croix gammée et j'ai dit aux deux filles : « on a qu'une chose à faire : je m'occupe d'une de vous et l'autre va faire du gringue au type ». On est revenus, il nous a même payé à manger à la gare de Valence ! On est arrivés à Paris où il nous a demandé nos adresses en disant qu'on se reverrait - car on lui a dit qu'on se reverrait beaucoup - je n'ai d'ailleurs pas revu les deux filles... Ni le gars non plus (*rires*). Je suis reparti immédiatement chez ma cousine pour savoir s'il y avait eu quelque chose de nouveau. J'ai repris contact avec la rue Brunel où je n'ai rien entendu de plus que les arrestations du réseau. Je me suis dit que maintenant je n'avais plus qu'à retourner à Tarbes et essayer à nouveau de passer en Espagne.

Je suis arrivé à Tarbes où j'ai repris contact avec toute l'équipe et on a retrouvé un passage... J'ai finalement fini par passer la frontière. On m'avait toujours dit qu'il fallait avoir une carte d'identité de 18 ans. Si bien que je me suis retrouvé en liberté surveillée à Seo-del-Urgel. J'ai réussi quand même à téléphoner au consulat général britannique de Barcelone pour leur faire comprendre. Après je suis arrivé à Lérida, j'ai été mis en prison, après à Saragosse et je suis arrivé au camp de Miranda (parce qu'on avait passé la frontière). A Miranda on voulait me coller dans le groupe français, moi je voulais absolument être dans le groupe britannique. Et le responsable du groupe français voulait pas l'admettre : je m'engueule avec lui, je sors de chez lui en claquant la porte et je bouscule un type dans l'entrée en dehors de la baraque. Je le regarde et je lui dis : « André ! Qu'est-ce que tu fais là ? » il me regarde - j'avais été tondu complètement - je lui dis : « c'est quand même moi qui t'ai aidé à rejoindre l'Espagne ! », il me dit : « C'est pas

possible ! On t'attend depuis longtemps ! T'étais considéré comme perdu ! », je lui réponds : « je suis là, et je veux être dans le groupe britannique ». Il me dit : « c'est moi le chef du groupe britannique ! Il n'y a pas de problème, demain matin t'es dans le groupe ». Et le lendemain matin, j'étais dans le groupe britannique. On n'avait pas le même régime, on avait ce qu'il fallait. On nourrissait une partie du groupe français. Je suis resté très peu de temps parce que l'ambassade a été prévenue que j'étais présent à Miranda. Elle m'a fait sortir au bout de 15 jours pour rejoindre Madrid où on est restés 8 jours en liberté, puis j'ai été mis dans un train avec mon adjoint pour rejoindre Gibraltar et de Gibraltar j'ai été considéré comme un VIP intéressant : on m'a mis dans un avion pour rejoindre l'Angleterre. J'ai fait mon baptême de l'air. Je suis arrivé à Bristol le 11 juillet 1944 je crois. Si bien que, voyez-vous, j'ai eu quelques décorations. Il y en a une que j'aurais bien aimé avoir mais qu'on ne me donnera jamais : c'est être dans le livre Guinness des records, parce que essayer de rejoindre l'Angleterre à partir de 23-24 décembre 1943 et arriver à Bristol le 11 juillet 1944... Arrivé à Bristol, j'ai été attendu par un charmant Britannique qui m'a offert le thé puis embarqué à Londres où j'ai été emmené à *Patriotic School* : c'était le lieu où on faisait passer les gens qui arrivaient de France ou d'autres pays sous contrôle allemand et on les interrogeait pour savoir s'ils n'étaient pas devenus des agents double. Alors je suis resté trois jours à être interrogé et puis on m'a dit que j'étais un type bien et qu'on pouvait me récupérer. On m'a envoyé d'abord faire une toute petite séance de repos et on m'a embarqué ensuite pour un stage : j'étais en uniforme britannique avant d'être en uniforme français. On m'a fait une formation sur les explosifs à Ruislip près de Londres - très rapide - on m'a ensuite fait faire un stage de parachutiste à Ridgway près de Manchester puis comme ma famille avait été déportée et qu'il était un peu tard pour m'envoyer de nouveau en mission en France, on m'a envoyé chez les Français à la DGER et je suis revenu à Paris où j'ai demandé à rejoindre le front. J'ai rejoint la Première Armée française au Val d'Aran et je suis remonté vers l'Alsace à l'état-major du général Bapst à Mulhouse. Je voulais passer en Allemagne pour essayer de savoir ce qu'était devenue ma famille mais on m'a envoyé sur le front de l'Atlantique dans la poche de Saint-Nazaire dans le sous-secteur de Plessé où j'ai fini la guerre avant de revenir à la DGER et de me faire démobiliser pour reprendre mes études. J'ai rencontré un copain qui m'avait rendu service pendant la guerre, qui m'a dit qu'il allait à Garancière, l'école dentaire. Je suis allé avec lui, la secrétaire m'a dit que je pourrais faire dentaire comme mon copain. Elle m'a dit qu'il y avait des bourses pour les anciens combattants et que ça durerait trois ans si je

supprimais mes vacances d'été. J'ai fait dentaire et j'ai rencontré à Rennes la cousine d'un de mes copains qui avait été déporté, elle faisait dentaire à Paris avec moi. Je l'ai retrouvée à Garancière et puis depuis ce temps-là je suis marié avec elle, depuis 71 ans !

*Et votre famille ?*

Mon père et mon frère ont été arrêtés à Rennes le 25 décembre 1943. Mon père a subi un interrogatoire musclé à la Gestapo, il travaillait dans mon réseau. Ma mère aussi. Mon père était né en 1895, il a été déporté à Natzweiler, Dachau, Allach, Mauthausen, Melk, Ebensee...Et il en est revenu. Mon frère ils l'ont déporté directement à Neuengamme et ma mère ils l'ont emmenée dans la prison Jacques Cartier à Rennes. Ils l'ont libérée au moment où ils ont déporté mon frère. Les trois sont revenus. Alors vous comprenez, quand j'ai fini la guerre, j'avais 3 galons, ils m'ont demandé si je voulais repartir en Indochine : j'ai dit non. La famille vient de rentrer, j'en ai assez. J'ai repris mes études. Il y a des souvenirs qui remontent... La trouille. J'ai beaucoup eu la trouille, en particulier à Rennes en 1943, à chaque fois que je suis passé à travers la Gestapo... Et puis il y a des moments où c'était difficile : je me souviens et j'en rêve encore la nuit, des passages dans les Pyrénées. A un moment, pendant le deuxième passage, le guide dit : il faut passer de l'autre côté du petit torrent, qui était large. Il dit : « c'est facile, tu vois le rocher là à peu près au milieu du torrent, tu sautes, tu poses un pied sur le rocher et tu rebondis de l'autre côté. Et si on rate, on va dans le fond ». On l'a fait... On avait 20 ans. Après on est passés à travers un campement d'ouvriers qui travaillaient dans les Pyrénées et il fallait passer sous les fenêtres pour ne pas être repérés. Et on montait en haut du pic d'Endron. En montant je me disais : « s'il y a un Allemand qui sort avec son flingue il va nous descendre les uns après les autres ». En haut, j'ai regardé du côté de la France et je me suis dit ! « Ça y est je suis en Espagne... Je reviendrai quand ? »

***Entretien réalisé par Marion Munch au domicile de monsieur Pierre Morel à Paris, le 12 juin 2018.***